

consistera à rechercher un plus grand rayonnement de notre mouvement ainsi qu'un lien plus étroit entre les organisations à travers le monde.

Pour terminer, je vous propose de lire les extraits traduits du texte de deux résolutions adoptées par la Fédération :

**"Renouveau spirituel et pluralisme"**... Nous, membres de la Fédération... rejetons l'esprit dangereux de ségrégation et de l'auto-ghettoïsation". Nous rejetons toute tentative de dépeindre le peuple juif comme un peuple isolé qui n'a pas besoin de la culture du monde... Nous demandons aux leaders de l'Etat d'Israël et des communautés Juives dans le monde : de s'opposer au danger d'auto-ghettoïsation, " et d'encourager aux contributions des autres cultures et autres religions".

Nous leur demandons également de reconnaître le Judaïsme humaniste et laïque comme légitime et comme faisant partie intégrante de la vie juive, et de faire ce qu'il est possible pour assurer que les institutions éducatives procurent une connaissance de l'alternative laïque et humaniste juive."

Concernant les " Juifs d'Eurasie", nous, membres de la Fédération...avons conscience de notre responsabilité à aider les besoins et l'intégrité des Juifs de l'ex-Empire communiste". "Nous demandons aux institutions nationales d'Israël et aux dirigeants des communautés à travers le monde de respecter le droit à la liberté de choix et à l'intégrité des Juifs de l'ex-URSS, où qu'ils résident. Nous exigeons qu'il soit fourni une approche pluraliste et la garantie de l'accès égal à toutes les options juives. Nous croyons que le judaïsme humaniste et laïque est une option positive pour les Juifs de ces régions. Nous nous tenons prêts à les aider."

## RÉCIT

# RETOUR EN LITUANIE

Anne Rabinovitch,  
(traductrice)

**L'avion survole les Tatras, derrière moi Bratislava, Prague et Budapest. Un parcours commencé il y a des années. L'histoire me l'a permis. Après Varsovie je suis dans l'inconnu, les émotions se bousculent dans ma mémoire. Je n'ai plus de référence à la réalité. Seulement des références mythiques.**

Le minuscule aéroport de Vilnius, où personne ne m'attend. Les douaniers lituaniens examinent avec étonnement les visas. J'ai une dizaine d'adresses dans mon sac. Pas de souvenirs, des bribes de récit. C'est l'été, la sécheresse. La saison où mon père est parti avec sa mère et ses soeurs, en 1910. Mon grand-père se trouvait déjà à Paris.

En quelques heures, j'ai franchi près d'un siècle. Tout de suite, la sensation de misère, de saleté, d'abandon. L'herbe jaune. "La récolte est brûlée", m'explique l'ambassadeur. Ma première rencontre. "C'est la première année que les gens ont des propriétés privées. Ils sont tous ruinés".

Un temps, puis :

*"Il faut flâner, sentir la ville. Ce n'est pas facile. Cela prend du temps. Vous verrez, c'est un endroit très attachant. Un haut lieu de culture. Rappelez-vous le Gaon de Vilna..."*

Le même soir, Dalla m'emmène marcher dans les rues silencieuses. "Je

vais vous montrer quelque chose", dit-elle. Un parc où les gens promènent leurs chiens, la maison des mariages. "Regardez cet escalier. Il est fait avec des pierres tombales juives". Je me penche, je reconnais quelques lettres, effacées par les pas. "A présent, depuis l'indépendance, ils font un effort. Vous voyez, ils sont en train de les remplacer". Je remarque un tas de sable et des dalles de pierre.

"Vous savez", me dira ensuite Saulius, le cinéaste qui m'accompagna en Biélorussie, "je connais des gens qui ont évité ces escaliers pendant des années".

"Quelle différence ?" s'écrie Rachel, la guide du musée juif situé dans les locaux de l'ancien musée de la révolution, "ce qu'ils ont fait aux humains était pire".

J'assiste par hasard, le lendemain matin, à l'inauguration d'un monument érigé en l'honneur d'un Japonais qui a sauvé des Juifs pendant la guerre.

Le président Landsbergis est présent, ainsi que quelques ministres. Emanuelis Zingeris, président de la communauté, député, fait le discours de présentation. Un de ses amis, homme d'affaires lituanien né à New-York et vivant à Londres, sert d'interprète au pied levé. Il me confie son attaché-case pendant la cérémonie et nous emmène déjeuner après le départ des officiels, dans l'un des hôtels de Vilnius.

Pendant le repas il me montre le livre de Judith Friedlander sur les Juifs lituaniens en France, Vilna on Seine. J'y trouve aussitôt deux pages sur ma famille. Il me regarde stupéfait et dit à son ami Zingeris : "Tu vois, j'avais proposé d'inviter les gens dont on parle dans ce livre. Mon rêve s'est déjà réalisé : Anne est ici ...".

Il se tourne vers moi : "Vous ressemblez à une activiste lituanienne des années vingt ... Mais on sent que vous n'avez pas subi de persécutions".

Je vais à Ponar par une après-midi ensoleillée. Une dame de Vilnius, Lila, m'accompagne, elle raconte, les larmes

contenues, elle montre la photographie de sa mère, de son père, de son petit frère, fusillés lors du massacre. Elle-même a passé un an dans la forêt, avec les partisans.

"Vous êtes venue pourquoi ?" me demande-t-elle.

L'une des fosses a brûlé récemment, il y a encore de la fumée. Le gardien explique qu'un groupe d'Israéliens est passé ce matin, une femme a jeté son mégot encore allumé.

"Les arbres ont poussé depuis cinquante ans", dit Lila.

"C'est à présent une vraie forêt".

Je pars à Smorgon, le quatrième jour. Smorgon, le village natal de mon père, actuellement en Biélorussie. Il faut à présent un visa. Je n'en ai pas. Lila a tenté de me décourager. "Il n'y a rien à voir là-bas. Il n'y a plus de Juifs, plus de synagogues. Ça n'a aucun intérêt". Mais Saulius, qui prépare un film sur les Juifs de Lituanie, propose de m'emmener. Une amie me prête son passeport, en cas de contrôle à la frontière biélorusse. "Ne dites pas un mot. Ne dites surtout pas que vous n'avez pas de visa. Nous risquons des ennuis. D'un jour à l'autre, tout peut changer. Bonne chance".

Après une longue attente du côté lituanien, nous avons franchi le barrage. Quelques kilomètres de zone neutre, une guérite avec deux douaniers biélorusses, qui ne cherchent pas à arrêter notre véhicule.

Smorgon comme une ville d'Asie Centrale, ses rues larges, désolées. Saulius aborde une femme et l'interroge en russe ; elle se souvient du nom Rabinovitch ; elle indique la rue où ils vivaient, la rue où les Juifs habitaient au début du siècle. "Ma mère est morte, malheureusement, elle aurait pu vous en dire très long".

Le cimetière est détruit. Une place, construite sur les tombes. Nous la traversons.

Dans le restaurant de l'unique hôtel de